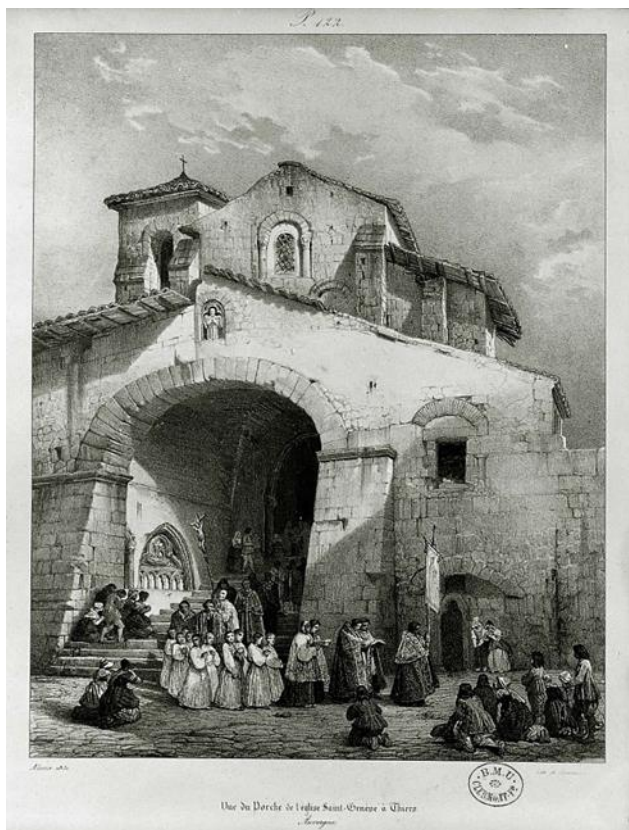


L'histoire du lieu par les murs de THIERS

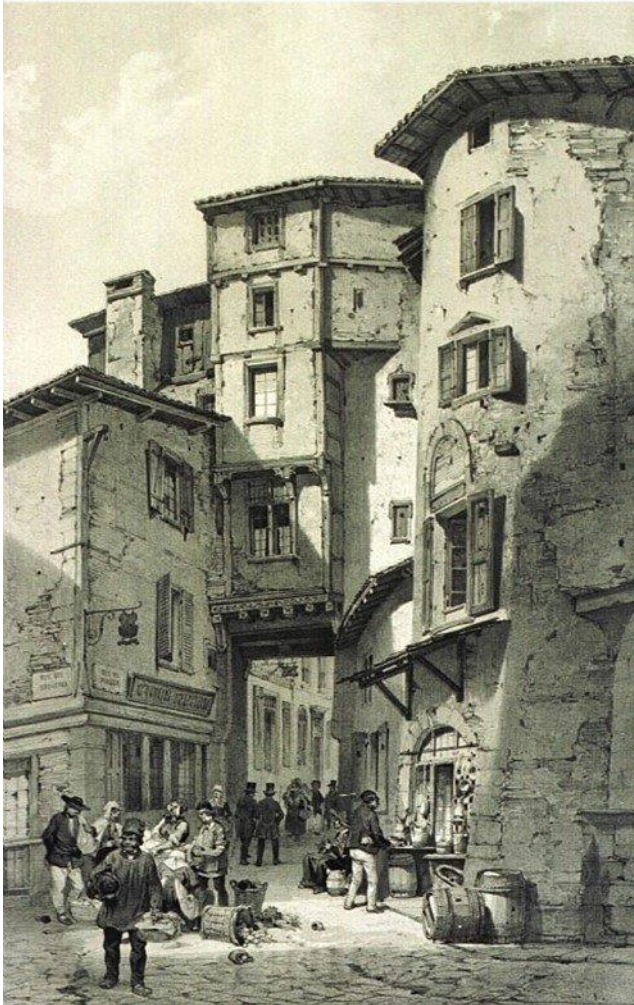
LA VILLE : Thiers n'a peut-être jamais été un village ! Peut-être que ça a toujours été une cité, une cité travailleuse, laborieuse et courageuse ! A-t-elle été implantée là où nous la connaissons aujourd'hui ? A-t-elle pris naissance à flanc de colline autour de l'église Saint-Genès ou plus bas au débouché de la rivière autour du sanctuaire du Moutier ? A moins que ce ne soit beaucoup plus haut dans la montagne, comme d'aucuns semblent le prétendre. Nous ne pouvons répondre avec certitude à ces questions. Pour parler de la construction de la ville à travers les âges, nous nous en référons au bâti que nous voyons. Il ne reste pas beaucoup de traces des cinq enceintes qui furent élevées entre les 11^{ème} et 16^{ème} siècles hormis quelques tours encore visibles. Le bel ensemble qui nous reste de l'architecture en fait un bon exemple de la fin du Moyen Age, en particulier dans le centre dit historique. Pourtant, il serait sûrement fâcheusement réducteur de ne parler que de cette période. Certes, les plus anciens témoignages en sont les sanctuaires : Saint-Symphorien et Saint-Genès. Saint-Genès, martyr, qu'un pèlerinage honorait dès avant l'an 1000 est à l'origine de la construction de cette dernière.



Il est à peu près certain qu'une primitive palissade faite de pieux de bois (comme c'était l'usage) entourait l'église et le "chastel" tout proche. L'impulsion des constructions en pierre fut donnée en 1015 par le Seigneur Guy lorsqu'il commença la construction du chœur roman. Il dota également à cette époque un chapitre très important. Un à deux siècles plus tard, une muraille protectrice, percée de plusieurs portes entourait ce plateau central. Autour de l'église, dans les quartiers et les rues adjacentes c'est un déferlement de maisons à pans de bois des 15^{ème} siècle et 16^{ème} siècle même si la place éponyme ne laisse apparaître aucun de ces témoignages. La période de la Révolution Française en a en effet totalement transformé l'aspect, ce fut aussi la démolition de la plus grande partie du château (déjà bien entamée) la jouxtant, il en reste la grosse tour bien visible et une autre,

invisible de la rue parce que étêtée, située au niveau de la "pedde" dite de la chasse. Les maisons bâties entre les deux sont adossées au mur du vieux château, mur que l'on peut apercevoir depuis la cour de l'ancienne école elle-même devenue un immeuble collectif moderne.

La pedde du coin des hasards

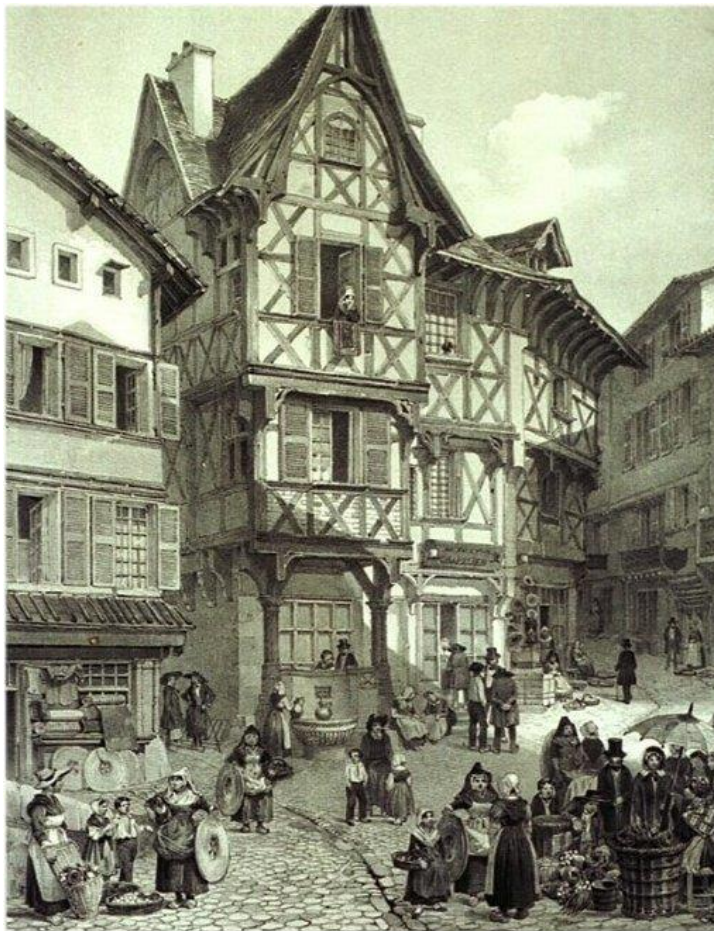


Ce fut aussi la suppression du cimetière (l'actuel parking), la maison du chapitre n'échappa pas à cette radicale mise au goût du jour, seules les salles voûtées du rez de perron existent encore avec leurs clefs de voûte. Les deux étages supérieurs furent élevés au 18^{ème} siècle. Au sujet du perron il est à noter qu'il fut surélevé du niveau de la place par l'enfouissement de très nombreux squelettes issus du cimetière. Il y a une quinzaine d'années, lors de travaux sur ce perron qui s'était en partie effondré un grand nombre d'ossements s'éparpilla sur le sol. Les services de la ville durent intervenir. Les vestiges macabres furent réunis et transportés au cimetière actuel, ce qui mit fin à un pillage malsain ! C'étaient là les restes de chanoines sûrement mais aussi de pestiférés, de pauvres et riches habitants des lieux voulant être enterrés au plus près des murs de l'église pour bénéficier de l'eau tombant du ciel après avoir ruisselé sur la toiture. Le reste de la nouvelle place subit aussi une radicale transformation. Fermant le quadrilatère au nord il faut noter la construction durant la première moitié du 19^{ème} siècle du beau bâtiment néo-classique

qu'est le palais de justice dont le mur nord aveugle est compensé par d'immenses fenêtres ouvrant au sud.

Quelques maisons de l'extrême fin du 18^{ème} siècle (dont l'ancienne maison de justice) sont toujours visibles entre la grosse tour carrée qui n'était autre que la porte d'entrée de la place forte et le fastueux immeuble de la "Caisse d'Epargne" (faisant face à la maison du Chapitre) du tout début du 20^{ème} siècle arborant fièrement à son pignon un cartouche représentant une ruche et des abeilles, symboles évidents du travail et de la prévoyance. A la suite, pour accéder à ce qui est maintenant la petite rue du Palais, tout fut transformé et élargi, notamment par la démolition du monumental emmarchement qui menait à la grande entrée occidentale de l'église. Longeant le mur nord de celle-ci, la rue mène au lieu où se situait le cloître du Chapitre. Rien n'en subsiste si ce n'est le nom de cet espace, toujours en usage : Clôtra ! Revenons maintenant sur la place du Pirou qui doit son nom au perron que l'on devait (peut-être) emprunter pour atteindre l'entrée en plein cintre que l'on distingue très bien sur la tour carrée déjà nommée, même si le niveau du sol a dû changer au cours des siècles. " l'hostel " du Pirou, un des plus beaux exemples de demeure seigneuriale de la région, en tout cas le fleuron de l'architecture gothique de la ville. Elevé au 15^{ème} siècle par Louis II, Duc de Bourbon, il a défié les siècles sans trop en subir les outrages. Sa façade principale dont l'avancée repose sur deux piliers de chêne, ses encorbellements, ses croisillons, ses

belles croisées à meneaux, tout cet ensemble surmonté de toitures pentues en diable donnent de cet édifice une représentation et une image admirables de ce beau Moyen Age finissant.



Le "château" du Pirou

De la place, partant vers le nord l'ancienne rue du bourg longée de ses belles maisons aux façades souvent de très belle qualité. Au début ce sont des maisons à encorbellement (ce qui permettait d'agrandir l'espace habitable sans empiéter sur la rue), puis d'autres toujours des 15^{ème} et 16^{ème} siècles comportant de superbes portes festonnées de véritables dentelles de pierre dite de Volvic. En ces périodes il fallait construire pour loger les habitants de ce "Thiers le peuplé". Cette charrière, une fois traversée la "nationale", continuera sous un autre nom : la rue Conchette en raison de la fontaine implantée depuis des siècles en son milieu, fontaine maintenant en place devant l'église du village des Garniers et jalousement entretenue par ses habitants ! Cette artère a conservé, parmi d'autres maisons modestes mais anciennes, un grand nombre d'hôtels

particuliers (des deux côtés) construits ou réaménagés entre les 16^{ème} et 19^{ème} siècles.

Partant du Pirou, une autre rue très importante dite de la Coutellerie mène (au sud) au musée du même nom. Là encore l'image de la fin du Moyen Age est omniprésente et visible sur la presque totalité des façades. Sans conteste la plus remarquable étant celle portant le nom de "Maison de l'Homme des Bois". Très belle construction aux sculptures nombreuses (et mystérieuses), enjolivée de poteaux corniers et autres pinacles évoquant les années 1480. C'est dans cette même rue qu'un très malheureux effondrement priva la ville il y a quelques années de deux maisons remarquables, témoignages, là encore, de la richesse de la période gothique de la cité. Les Thiernois regrettent l'ensemble de sculptures (parfois grivoises) auquel ils étaient habitués, espérant secrètement que les vestiges récupérés seront un jour remontés en lieu et place.

En face de ce "trou béant" de beaux immeubles rebâties au Siècle des Lumières mais ayant conservé leur rez-de-chaussée beaucoup plus ancien (comme c'est d'ailleurs le cas en maints endroits dans les vieilles rues). Il n'est qu'à voir les échoppes ouvertes par un arc en plein cintre sur la rue, même si le niveau de la chaussée a considérablement changé. Il est facile d'imaginer les deux tablettes

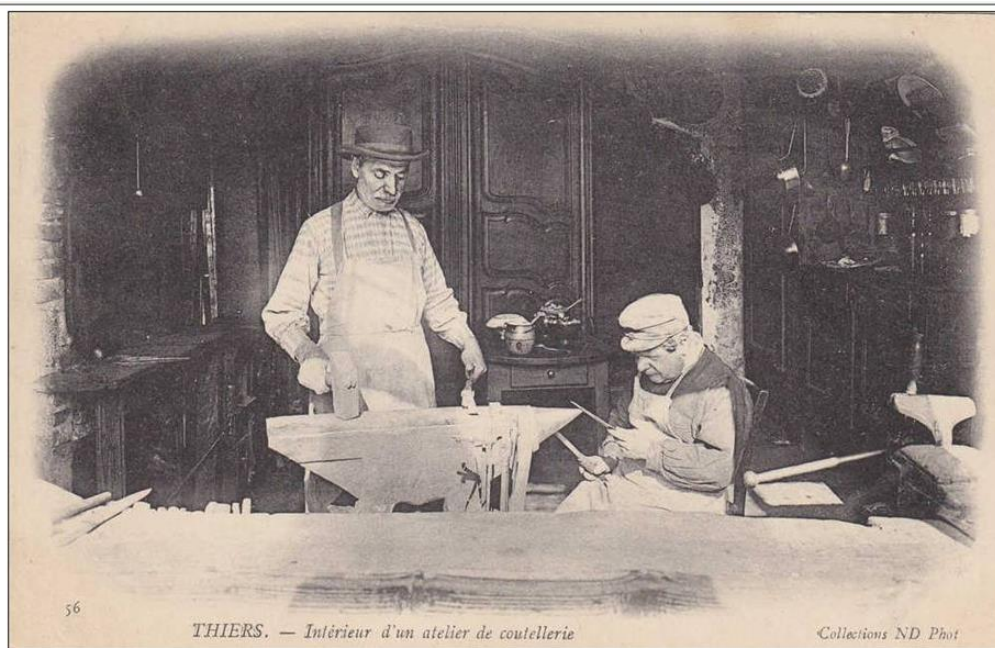
de pierre ou de bois (disparues aujourd'hui) de chaque côté de l'arc, remplies d'articles proposés aux chalands tant l'activité artisanale était développée, riche et variée, outils, pièces pour la coutellerie, produits divers, cuirs, peaux, feuilles de papier, boîtes, écrins, cartes à jouer et sûrement couteaux (au 15^{ème} siècle un quart de la population travaille pour le couteau !) Il y a 50 ans encore, le jour le plus "commerçant" était le lundi. Les rues se remplissaient de "travailleurs à domicile" qui venaient depuis les villages environnants rendre leurs "grosses" de couteaux à leur patron, leur ouvrage achevé, créant ainsi une animation propice au commerce.

Pour revenir à la rue de la Coutellerie, on y voit encore une façade ornée d'une belle entrée à fronton triangulaire, celle de l'ancien hôpital, bâtiment assez profond dont l'arrière donne sur le bas de la ville et la plaine. On comptait dans la cité plusieurs maisons accueillant les nécessiteux et les malades. Il faut dire que la ville fut très éprouvée, comme tout le Royaume, par les grandes épidémies et notamment la peste de 1348 qui décima la moitié de la population en Europe. Tout au fond de la rue c'est la placette Lafayette et son bel hôtel des Echevins datant de la Renaissance devenu le riche musée, véritable écrin pour les couteaux rares et anciens. La rue qui descend en face de l'entrée mène à l'église Saint-Jean-du- Passet datant du 15^{ème} siècle et flanquée comme il se doit de son cimetière, le plus ancien de la ville, on y trouve de très beaux monuments dont certains de la première moitié du 19^{ème} siècle.

Tout ce terrain très pentu semble comme attiré par le ravin et le quartier de "l'enfer" qu'il coiffe alors que gronde la rivière au creux de la gorge rocheuse. On peut revenir au centre en passant par une autre rue (Mancel Chabot) longeant le vieil et immense hôpital, endormi depuis un demi-siècle après deux cents ans de bons et bénéfiques services, un abandon qui pourrait bien lui être fatal. Sa façade à l'est qui est invisible depuis la rue a pourtant une fière allure, paraissant accrochée à flanc de rocher depuis la fin du 18^{ème} siècle lorsqu'on la voit depuis la route des usines en contrebas.

La suite de la rue aligne une succession de maisons très anciennes, toutes construites selon les critères de l'époque, à savoir : d'une largeur de 5 à 6 mètres avec une échoppe ou atelier de coutellerie transformés de nos jours en garage, un escalier très étroit plus près de l'échelle de meunier tant sa grimpette est raide et ce, sur trois étages avec une pièce, ou deux, par niveau. Sous le toit parfois un séchoir ou un galetas. Qui habitait ces maisons ? Des artisans couteliers, des apprentis couteliers qui devaient se loger durant huit ans, etc..., le rez-de-chaussée restant alors le précieux atelier.

Quelques verrières sur armature de cornières métalliques existent encore. Installées à la fin du 19^{ème} siècle elles sont typiques des ateliers de montage de coutellerie à Thiers et dans la montagne environnante. L'homme et parfois la femme travaillaient sur leur établi situé le long de la fenêtre bénéficiant ainsi du maximum de lumière dans des rues souvent très étroites et donc privées de clarté. Autour sur les pentes parfois raides, il n'est en effet pas rare de voir sur des façades de ferme cette verrière qui peut paraître incongrue sur des maisons paysannes. Cette anomalie nous rappelle la double vie de travail de ces petits paysans locaux travaillant dans les champs à la belle saison et au montage des couteaux aux temps froids.



Intérieur d'un atelier de coutellerie à la campagne. Travail en sous-traitance pour un coutelier. L'atelier est aussi une pièce d'habitation du logis.

Pour revenir au quartier ancien du centre-ville et toujours en partant du "château" du Pirou comme on dit ici, par la rue du même nom et en se dirigeant plein est, on ne peut faire l'impasse sur une autre maison du Moyen Age dite des sept péchés capitaux, tant les personnages sculptés des nez de poutres du premier encorbellement sont explicites : l'orgueil, l'avarice, la gourmandise etc. On arrive enfin à la "pedde" dite de la chasse, voisine de la grosse tour dite de Maître Reymond. La "pedde", appellation locale, désigne une galerie reliant deux immeubles de chaque côté de la rue. Quant au rapport avec la chasse, on le doit à une frise sculptée représentant un chasseur endormi tenant son arme sur ses genoux alors que les animaux s'ébattent sans souci devant lui ! Il est surprenant aujourd'hui de se souvenir que cet étroit passage fut la route principale pour se rendre à Lyon ! La descente faite par la vertigineuse rue Durolle pour traverser la rivière sur le pont de Seychalles donne une idée de ce que devait être la dangerosité sans parler de la difficulté de la remontée en face par la Palette. Pour revenir à la "pedde" de la rue du Pirou et en prenant la venelle (Alexandre Dumas l'ancienne rue des Barres) à la senestre, on voit un bel immeuble à tourelle en poivrière datant de la Renaissance et en face une grosse tour, vestiges de fortifications pour faire face à mille dangers : la guerre de cent ans (les Anglais), les guerres de religion, la Ligue, les sièges etc... La ville s'est dotée, par la force des choses au cours des siècles depuis le Haut Moyen Age d'enceintes successives qu'il fallut repousser sans cesse tant l'activité locale était importante, ce qui permit aux artisans de prospérer malgré les graves conflits. Depuis cet emplacement on peut apercevoir une haute tour froide (sa toiture reposant sur des colonnes) ce qui avait l'avantage de donner un peu de lumière dans l'escalier sans que la pluie y pénètre, peut-être une tour de guet ? A l'arrière, le petit quartier du Pénail, là encore pour y accéder une "pedde" et sur une sorte de petite place quelques maisons modestes mais anciennes. En revenant sur la Grand Rue (Terrasse) a été érigé vers le milieu du 19^{ème} siècle le plus bel immeuble de la ville que l'on doit à un riche banquier. Il y eut de nombreux banquiers dans la ville, signe évident d'une bourgeoisie enrichie et d'une grande activité commerciale. Toute la façade d'une rare qualité de bas en haut est parée de sculptures en pierre dite de Volvic. En face, un autre bâtiment dont le pignon tourné vers l'est est d'époque Louis XIII avec ses bossages aux angles et ses boules décoratives au faîte du toit. Bien

que malheureusement amputé au 20^{ème} siècle de ses arcades du rez-de-chaussée, l'édifice est cher au cœur des Thiernois pour avoir abrité au début de ce même siècle dans sa partie agrandie plus tardivement et orientée en terrasse vers la chaîne des Dômes, le Grand café de la Rotonde, lieu de rendez-vous et cercle des "bourgeois" et patrons des industries locales. Cette artère principale qui serpente par de grands virages est encore appelée "la Russie" par les indigènes, en souvenir sûrement de troupes étrangères qui campèrent en ces lieux au 19^{ème} siècle. Passé le beau manoir de "Franc Séjour" et le pont sur la rivière, en obliquant sur la gauche on aborde le quartier du Moutier après avoir dépassé le très ancien pont "du Navire". Encore un lieu emblématique à quelques pas de l'ensemble monacal et face à la belle propriété dénommée aujourd'hui : "l'Orangerie", témoignage là encore de la réussite d'une époque où de riches industriels avaient les moyens de mettre au chaud leurs plantes et leurs arbres fragiles. Lieu emblématique, disais-je, que ce petit "îlot" de terre et de bâtiments enserré entre des 'filets" de rivière où l'eau omniprésente, régulée de main d'homme par des vannes et des manivelles, agite encore une grande roue à aube après avoir fait tourner toutes sortes de moulins, fariniers et autres devenus fantomatiques.



Des ateliers encore vivants perpétuent le travail des hommes, viscéralement attachés à leur ouvrage, au travail des couteaux ! A moins d'un quart de lieue, la fière porterie de l'ancien monastère dresse ses deux tours coiffées d'ardoises, ultime vestige des bâtiments conventuels autrefois reliés à l'église, elle aussi tristement amputée de son transept. Il faut pourtant contourner l'édifice pour voir le mur plat primitif du chœur du 10^{ème} siècle séparé maintenant de la nef,

(un des plus anciens d'Auvergne). Sur le côté de ce mur, un fragment en pierre d'époque Carolingienne est inséré. Les moines installés ici avant l'an mille jouèrent certainement un grand rôle dans le développement du commerce local. Témoin de cette activité commerciale la "Foire au pré", toujours très prisée de nos jours qui se déroule sur ces terrains, anciens marécages asséchés par la volonté des religieux qui, en plus de leur action spirituelle, retroussèrent leurs manches pour des travaux plus prosaïques mais bénéfiques à la vie des habitants de "Thiern" et en particulier de ce quartier où vivaient environs 1800 habitants, ce qui est énorme !

Emprunter la route percée entre l'église et la porterie, c'est cheminer au travers du "sanctuaire" des activités laborieuses des gens de ce pays. Suivant le cours d'eau, c'est une succession d'anciennes usines, souvent éventrées, béantes où la seule vie qui y perdure est donnée par le bruit des cascades. Au déroulé de la montée de la route, la vie et l'action des êtres sont encore présentes. Des habitants habitent ces lieux, reliés qu'ils sont à la rive praticable par de nombreux ponts et passerelles entretenus vaille que vaille par la force des choses. Ils ont l'honneur d'habiter ces antiques lieux des industries thiernoises qui profitèrent des bienfaits de la puissance des eaux. Réhabiliter ces lieux à notre époque c'est faire preuve d'un grand respect vis-à-vis des générations

d'ouvriers qui y passèrent parfois toute leur vie de travail. Les élus locaux qui se succèdent l'ont bien compris. La présence artistique contribue largement à l'attraction du site. Un Centre d'Art Contemporain en est le fer de lance. Des sculptures métalliques monumentales, et pas seulement dans ce quartier, balisent d'art moderne ce chemin "initiatique". D'autres réalisations "parlantes" de cette vallée, plus ou moins anciennes, dont une bien nommée "Le Creux de l'Enfer", ce sont ces grandes usines, véritables paquebots de pierre semblant voguer sur la Durolle, aux immenses cheminées sans fumée, dont les fourneaux sont éteints à jamais qui donnent de l'âme à ce chaos si particulier d'eau de bruit et de rochers. Aux murs, des noms évocateurs de marques bien connues de tous les habitants de Thiers (et d'ailleurs dans le monde). Il n'y a pas si longtemps en ces lieux toujours marqués de sueur et de suie, on entendait le bruit effrayant des pilons qui, à coups répétés, ébranlaient les murs environnants, comme ils l'ont fait un peu plus tard dans la plaine.

Poursuivant la montée, nous empruntons la Rue de l'Industrie, la si bien nommée. Serait-ce l'approche du "Saint des Saints" ? Des usines encore jusqu'à la saint glin glin ! La vallée se resserre encore, les rochers du "Bout du Monde" comme l'on dit ici, sont menaçants, ils surplombent les bâtiments des entreprises encore en activité et les habitants qui s'accrochent au lieu. Beaucoup de ceux qui travaillaient, et ils ont été très nombreux, et vivaient ici sont partis dans la plaine, la "fée électricité" ayant fait son œuvre (1906) et aussi la machine à vapeur : adieu biefs, vannes, pélières¹, pontons et autres moulins ! De la place que diable ! « Qu'on ne me parle de rien qui soit petit » comme disait Louis XIV !



Une pélière sur le cours de la Durolle

¹ Barrage en pierres dérivant l'eau d'une rivière vers une roue à aubes

Ici ça "suinte la ruine", pourtant ne nous y trompons pas et malgré les apparences, quand j'ai parlé du Saint des saints au début de ce chapitre, c'est aussi pour évoquer la suite de cette vallée dont le passage qui la traverse serpente à travers la montagne comme un chemin muletier. Je parle de la "Vallée des Rouets", parsemée de petits ateliers de coutellerie dont plusieurs, tant bien que mal, ont résisté aux assauts du temps et des crues et sont devenus des lieux de visites emblématiques qui font la joie des touristes épris de nature et d'histoire et dont l'accès se fait maintenant par l'actuelle route de Lyon. Parler de cette vallée des rouets, c'est évoquer le cœur du métier des émouleurs : la difficulté, la dureté, la pénibilité, la dangerosité de ce métier. Qu'on imagine la position de ces hommes, couchés sur leur ouvrage, les mains en constante humidité, le visage face à une meule tournante qui pouvait éclater, à cause d'une fêlure invisible de la pierre à tout instant ! Sans parler de l'acheminement depuis la route des dites meules, d'un poids souvent énorme, des dangers de l'emballement et de l'écrasement des hommes et des mulets durant la dangereuse descente. Les ateliers, eux, sont construits selon le savoir-faire local : la traditionnelle verrière omniprésente, les bases bâties en pierre, parfois un petit habitat succinct et spartiate.

A l'étage existait souvent un atelier pour les femmes. A proximité le bief conduisant l'eau, la roue à aube, des vannes et des passerelles. Autour, épars, des vestiges, de grands volants ronds de métal. Partout des meules, des meules en place, plantées, couchées ou servant de marches. Il règne en ce lieu historique, sauvage et isolé, comme un hommage rendu aux hommes laborieux et vertueux de leur travail et à la Durolle. C'est en parcourant toute la ville que l'on découvre cet habitat tourné vers le commerce et le bien-être, sans parler de fortune, ce qui serait exagéré, qu'il a parfois procuré à ses habitants.



Emouleurs. Le jeune garçon, sans doute fils d'un des émouleurs, était là pour la photo mais ne travaillait pas dans le rouet.

Aux carrefours dans l'anfractuosité des rochers, dans les rues, sur les façades des maisons, des œuvres d'art moderne sont autant de témoignages de la place qu'occupe toujours la coutellerie thiernoise dans le monde. D'autre part, une concentration rare de magasins de coutellerie aux enseignes et noms évocateurs, forgées ou peintes : enclumes, outils, parfois rasoirs, ciseaux et couteaux, donne sa signature à la cité. Il en était de même autrefois, pour preuve, encore scellé dans le mur au carrefour des Grammonts un bas-relief évoquant St Eloy, datant du 18 me siècle. Eloy, prodigieux forgeron qui ferra le cheval qu'on lui présenta, qui d'un geste aussi sûr qu'inattendu trancha d'un coup de lame la jambe dudit cheval pour la poser sur son enclume pour faire au mieux sa besogne. Une fois son ouvrage terminé, sans coup f rir, il recolla la jambe au moignon de l'animal qu'y ni vit que du feu ! A sa suite, les forgerons continuèrent l'œuvre de forge et le travail du métal, des couteaux et des outils tranchants de toutes sortes sans oublier l'orf vrie et la métallerie, entre autres. Saint-Eloy par son miracle devint le Saint-Patron de toutes ces corporations. Pour clore ce chapitre sur "les murs de Thiers", on ne peut que constater une évidence, le développement de cet artisanat puis de cette industrie obligea à un besoin de construire par nécessité. Les anciens construisirent des moulins, des rouets, des ateliers, des usines et des maisons, parfois de très belles, pour preuves rue de la Paix, sur le Rempart et les maisons des maîtres de forge, au 20 me siècle, le tout grâce au savoir-faire de leur métier et à la gloire du couteau !